

A BOBINO

LÉO FERRÉ

tel qu'en lui-même...

DE noir vêtu, l'œil vif et la bouche expressive, Léo Ferré a fait une rentrée inattendue mais remarquée à Bobino. Léo Ferré tel qu'en lui-même... Rien n'a changé : c'est toujours le même troubadour aux plaintes sourdes, le même poète à la fois rageur et tendre, le même « anar » à l'imagination vive et au verbe cru. Son récit ? Une girouette qui tourne en grinçant aux quatre vents de la révolte, de la mélancolie, de la tendresse et du sarcasme. Surtout du sarcasme, d'ailleurs. Ce que Léo Ferré nous dit de notre époque frappe sans nous surprendre.

Léo Ferré a raison, l'époque est idiote. La crétinerie est massive, conditionnée sur une grande échelle ; le snobisme est la forme la plus raffinée d'une certaine impuissance ; nos modes sont des caprices d'enfant attardé et nos « idoles », des robots fabriqués par un consortium maisons de disques-radio-TV-presse. Pour nous dire tout cela, Ferré ne choisit pas de saveurs roses, mais une bonne grosse ficelle, bien sèche et bien coupante, pour ficeler le paquet. Dans le paquet, pêle-mêle : Europe No 1, « Salut les co-

pains », Johnny, le franglais, Dior and Cie, Sagan et tutti quanti, le rock version yé-yé, Zitronne et le tiercé et jusqu'à M. Eddie Barclay. D'un coup de pied, Ferré nous envoie le paquet dans les jambes — de « Eplique Epoque » à « Tire-moi la jambe » — il n'en veut pas, il nous le laisse, il préfère sa campagne, son bord de Seine et « son jardin de printemps ». On le comprend. On n'en rit pas moins — d'un rire un peu gêné, tout de même.

Second volet : le sarcasme fait place à la tendresse, le grincement de dents à la mélancolie. Sans illusion, Ferré nous ouvre les grilles de son jardin personnel. On y sent la chaleur de vivre mais aussi une certaine brise froide : la mer n'est pas loin ou la rivière est proche. On y sent les fleurs, on y goûte le soleil, un cornet de pommes de frites, un verre de beaujolais, on y caresse une femme, un regret aussi, on y fume la gauloise de l'amitié quand le cœur ne part pas à la dérive sur les eaux mortes du souvenir ou de l'amertume. On y aime vivre et on s'y sent un peu mourir.

A tous les vents de l'âme

De ce jardin, Ferré nous délitre tous les secrets avec de belles chansons comme « La Mélancolie », « C'est le Printemps » et de célèbres succès comme « C'est l'homme » ou « Vingt ans ». Deux superbes chansons (écrites par J.-L. Causimon, je crois), « Mon Sébasto » et « Ostende » nous font comprendre que ce jardin peut aller d'un boulevard de Paris à la Belgique ou à l'Espagne où « Franco la Muerte » allume des brasiers. Pas de limites, ni dans l'espace ni dans le temps. Les voiles gonflées, le vent en poupe, le navire du capitaine Ferré ne craint pas la haute mer. Le poète recule tous les horizons, il n'a pas d'autres limites que son propre eril et, par tous les vents de l'âme, il hisse au grand mât sa double enseigne : pavillon noir, couleur de mort, oriflamme d'or, couleur de vie.

Maintenant, s'il faut chicaner Ferré sur le détail, on peut le faire. Certaines de ses chansons ont des défaillances d'écriture, des facilités (mais qui n'en a pas ?), du clinquant même. La poésie vraie se mêle quelquefois à la poésie-toc. Et puis, il y a le personnage, il peut agacer ou laisser indifférent, avec sa tendance à caricaturer son

propre comportement d'anarchiste (mais faudrait-il qu'il munaude ?). De toute façon, je crois ces réserves sans importance. Il est de ces « chanteurs » — comme Brel, comme Barbara — qui demandent une adhésion en bloc. Pour ma part, je la lui donne, haut la main, pour l'authentique poète qu'il est.

par interim :
Pierre KYRIA